

L'E

PASSE-TEMPS

ET

LE PARTERRE

RÉUNIS

JOURNAL PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Seul vendu dans les Théâtres

Littérature - Beaux-Arts - Musique - Biographies - Nouvelles

ABONNEMENTS

6x Mois..... 3 fr.
 12x Mois..... 5 »

Rédaction et Administration : 14, rue Confort, LYON

V. FOURNIER, Directeur

ANNONCES

Annonces..... la ligne 0.50
 Reclames..... — 1 »

SOMMAIRE

Causerie : <i>Les Visiteuses américaines</i>	Pierre BATAILLE
Echos artistiques.....	X...
Nos Théâtres.....	X...
La Chanson du Regret.....	Hélène VACARESCO
Chronique féminine : <i>Nos domestiques et le Repos hebdomadaire</i>	Laurence ARNOTTO.
Notes d'actualité : Après les Grandes Manœuvres.....	Eugène DREVETON.
Les Gaîtés de la Semaine.....	Georges ROCHER.
Objets perdus.....	E. FOURRIER.
Bulletin Financier.....	X...



CAUSERIE

Les Visiteuses

Américaines

On se souvient de l'arrivée à Paris — le mois passé — des trente-deux jeunes filles américaines accomplissant, en Europe, un voyage dont le but véritable avait échappé à la clairvoyance de nos reporters les mieux informés.

Les uns assuraient qu'il s'agissait d'un concours de beauté et que les trente-deux voyageuses venaient nous faire admirer — en leurs personnes — les échantillons les plus remarquables de la beauté anglo-saxonne.

Les autres laissaient entendre qu'on allait se trouver en présence, non pas des plus jolies, mais des plus riches héritières des Etats-Unis à la recherche d'un époux de leur choix.

Si la première de ces assertions était de nature à éveiller la curiosité, la seconde ne pouvait manquer de susciter toutes les convoitises.

Aussi plusieurs milliers de badauds étaient-ils venus au devant des voyageuses pour les acclamer à la descente du train, mais, à leur vue, les ovations préparées — en dépit d'une température qui oscillait entre 35 et 40 degrés au-dessus de zéro — firent place à un accueil plutôt glacial.

Les nouvellistes s'étaient tout simplement mis le doigt dans l'œil : au lieu des « American beauties » que Paris s'attendait à posséder dans ses murs, les curieux virent défilé devant eux des aimables personnes n'ayant aucune prétention à l'esthétique. Les unes portaient des lunettes, les autres avaient certainement dépassé l'âge de la jeunesse et même celui où s'affirme l'épanouissement de la femme.

De méchantes langues en profitaient pour insinuer que les prix de beauté étaient remplacés par des prix de vertu !

Inutile de dire que la désillusion fut générale.

Estimant, sans doute, que leurs faits et gestes ne pouvaient intéresser personne, la presse parisienne fit tout à coup le silence autour des visiteuses d'outre-mer, non sans avoir préalablement déclaré, pour flatter notre amour-propre national, que — prises en bloc ou séparément — elles n'avaient rien qui pût rendre jalouses nos jeunes filles françaises.

Façon peu galante — il faut en convenir — de dire qu'elles étaient franchement laides.

Vingt-quatre heures après leur arrivée, personne ne s'inquiétait plus d'elles : avaient-elles porté leurs pas sous d'autres cieux, ou bien — tout est possible par le temps qui court — avaient-elles été victimes d'un enlèvement collectif ?

Un lot de trente-deux jeunes filles

ne s'égarait cependant pas comme un simple abbé Delarue.

Le bruit de leur disparition une fois accrédité, allait-on dépêcher à leur recherche les brahmes, les voyantes, les tireuses de cartes récemment mis en campagne pour retrouver le fameux curé de Chatenay.

A la rigueur on aurait pu recourir, de nouveau, au flair de la hyène, bien que ce quadrupède carnassier, — originaire du nord de l'Afrique — ait plutôt de l'aversion pour la chair fraîche.

Nous avons aujourd'hui le mot de l'énigme : les trente-deux misses américaines étaient les élues d'un plébiscite ouvert parmi les abonnées et les lectrices d'un journal important du Kentucky « Le Courier de Louisville ».

Elles avaient été désignées, par un nombre considérable de suffrages, non comme superlativement belles — ce qui eût été une ironie — mais uniquement parce qu'elles étaient douées de beaucoup d'intelligence et d'esprit d'observation.

Le voyage qui leur était gracieusement offert, était moins un voyage d'agrément qu'un voyage d'étude.

Elles étaient venues chez nous — comme elles avaient été en Angleterre, comme elles allaient ensuite en Allemagne, en Belgique, en Hollande et en Suisse — non pour se faire voir, mais pour regarder.

Elles font actuellement connaître dans le *Courier de Louisville* leur jugement sur les capitales européennes et sur leurs habitants.

Ce jugement est loin de nous être favorable.

Elles trouvent les Ecossais très cordiaux ; les Anglais très beaux ; les Anglaises charmantes, quoique mal habillées ; les Belges pittoresques, les Allemands sincères.

Les Français paraissent leur avoir moins plu : ils sont — disent-elles — petits et impolis. Quant aux Françaises,

elles sont superficielles et portent beaucoup de faux cheveux!

Miss Myrtle Jenkins — l'une des voyageuses — s'en prend à nos journaux.

— Ne me parlez pas des journaux français — s'écrie-t-elle avec indignation — ils nous ont traitées honteusement. Il n'y a que le *New-York Herald* qui ait été courtois et aimable.

Miss Lear — à son tour — ne saurait oublier la réception peu cordiale que Paris fit à la délégation :

— « Je ne crois pas — écrit-elle — que la manifestation peu flatteuse à laquelle se livra la foule qui se réunit autour de notre hôtel à Paris, doive être prise au sérieux.

Les coups de sifflet surtout lui sont à cœur : aussi cherche-t-elle à persuader ses compatriotes que les habitants de la Ville-Lumière ont agi sans discernement.

— On leur avait raconté sur nous — ajoute-t-elle — des choses absolument exagérées. Ils s'attendaient à voir quelque chose de merveilleux et ils ont été déçus.

Quant aux capitales visitées, les trente-deux américaines sont unanimes à déclarer que New-York et Chicago valent mieux que Londres et Paris.

Leur impression est qu'à Londres tout est sale. Habituees aux maisons de vingt-quatre étages, elles font la remarque qu'à Paris, les maisons sont très basses, ce qui nuit au coup d'œil et enlève à l'aspect ce qu'il pourrait avoir d'imposant.

Je ne me chargerai pas de concilier cette impression avec celle du jeune provincial qui — fraîchement débarqué à Paris — écrivait à ses parents que la hauteur des maisons l'empêchait de voir la ville!

Ces appréciations sont d'autant plus sujettes à caution que les visiteuses américaines n'avaient que quatre jours pour se faire une opinion sur Paris et quatre jours, c'est bien peu, même en se conformant rigoureusement à la devise : « *Times is money* ».

Quant à conclure que les Français sont des gens impolis parce qu'elles ont été sifflées par quelques imbéciles, c'est rééditer — à bon compte — l'erreur de cet Anglais qui, arrivé de nuit à Boulogne et s'apercevant que la servante de l'auberge avait les cheveux couleur carotte, s'empressait de noter sur son calepin que toutes les Françaises étaient rousses!

Pierre BATAILLE.



Echos Artistiques

L'ouverture de l'Opéra Municipal de Marseille aura lieu le jeudi 11 octobre avec *La Juive*.

Le lendemain 12 octobre, *La Bohème*, de Puccini, servira de débuts à la troupe d'Opéra-Comique.

Dans la composition de la troupe, nous relevons les noms suivants : régisseur général, M. Berton ; 1^{er} chef d'orchestre, M. Rey ; 2^e chef d'orchestre, M. Claudius.

MM. Victor Duc, de l'Opéra, fort ténor ; Imbart de la Tour (Monnaie Bruxelles), demi-caractère et traductions ; Codou, 1^{er} ténor d'opéra comique (Genève) ; Vialas, 2^e ténor de grand opéra (Lyon) ; Dangès, 1^{er} baryton de grand opéra (Lyon) ; Boyer, 1^{er} baryton d'opéra-comique (Genève) ; Laskin, 1^{re} basse noble ; Rothier, 1^{re} basse chantante ; Compan, 2^e baryton. Mmes Pierrick, 1^{re} chanteuse falcon (Lyon) ; Walther-Villa, 1^{re} chanteuse légère d'opéra comique ; de Mauborget-Rothier, 1^{re} chanteuse légère de grand opéra ; de Véry, 1^{re} dugazon ; Vialas, Bréhal, deuxièmes dugazons.

Voici le tableau complet de la troupe du Khédivial du Caire, engagée par le nouveau directeur, M. Marius Poncet :

Escalaïs, fort ténor ; Fontaine, 1^{er} ténor, traductions, demi-caractère ; Monteux, 1^{er} ténor, opéra comique ; Mézy, baryton grand opéra ; Lorec, baryton, traduction opéra comique ; Maas, basse noble ; G. Durand, basse chantante.

Mmes Baron, forte chanteuse falcon ; Devillay, chanteuse légère, grand opéra ; Charpentier, chanteuse légère opéra comique ; Chaix-Bonheur, contralto ; Christian-Karl, 1^{re} dugazon.

Du *Cri de Paris* :

La question de l'Opéra, sans même que M. Gailhard s'en doute, a fait un pas énorme. Le vrai peut quelquefois... M. Broussan, candidat assez effacé, devient favori!

M. Broussan a réuni en une brochure assez suggestive les opinions de la presse sur les spectacles qu'il donna, ces dernières saisons, au Grand-Théâtre de Lyon. M. Augagneur, devenu maire, institua la régie directe et choisit M. Broussan, comme directeur. Entre la municipalité exigeante et le public aristocratique qui menaçait de grève le théâtre, le directeur avait une situation difficile, il désarma les adversaires et ne réussit que par un travail énorme, une conscience impeccable. C'est du moins, ce qu'assurent ses partisans.

Mais il y a Messenger qui a reçu des promesses. Si M. Messenger — qui refusa l'alliance avec M. Gailhard — acceptait l'alliance avec M. Broussan, l'affaire serait réglée. Intransigeant, M. Messenger veut tout ou rien. Il a peut-être tort...

Au bref, à cette heure, les trois concurrents se disent sûrs du succès : M. Gailhard parce qu'il a M. Fallières, M. Leygues et surtout M. Thomson ; M. Messenger, parce que M. Briand, dès le début, pencha pour

lui ; M. Broussan, parce qu'il déploie des trésors de diplomatie dont les résultats — qu'on le croie ! — étaient, aux dernières nouvelles, très surprenants.

D'autre part, l'*Officiel des Théâtres* annonce aussi la candidature de M. Saugey et celle non moins invraisemblable de M. Porel, directeur du Vaudeville, qui aurait été reçu, cette semaine, par M. Briand.

Le bibliothécaire du Conservatoire de Paris vient d'acquérir une lettre de Meyerbeer à Scribe, dans laquelle le musicien s'explique sur le peu de confiance qu'avait le directeur de l'Opéra dans le succès des *Huguenots*.

Meyerbeer était sur le point de retirer l'ouvrage pour le porter à l'Opéra-Comique.

Mais Scribe tint bon. *Les Huguenots* furent finalement joués à l'Opéra et le succès en fut considérable.

D'où il suit que les auteurs dramatiques ne doivent jamais se décourager.

L'empereur Guillaume découvre des témoins.

Lors de sa visite à l'usine Krupp, des ouvriers chantèrent une cantate. Quand ce fut fini, l'empereur dit en désignant l'un des choristes :

— Ce ténor-là devrait être dans mon opéra.

Sur quoi, le fiancé de Mlle Krupp accorda une bourse à l'ouvrier pour lui permettre d'étudier la musique.

Encore une étoile dans mon assiette!

Les *Petites Affiches* viennent de publier l'acte de création d'une association phonique, dont le but est de réserver spécialement aux artistes le bénéfice que donne la vente des rouleaux et des disques de phonographes.

C'est à l'instigation de M. Noté, l'excellent baryton de l'Opéra, que cette association a été fondée.

M. Noté, très demandé par les fabricants de phonographes, s'est avisé qu'il y avait une étrange disproportion entre les cachets versés aux constructeurs et les bénéfices énormes réalisés par ces derniers.

Il ne lui est pas échappé non plus que dans la fabrication des rouleaux la contre-façon se pratiquait sur une vaste échelle ; sans compter le dommage artistique évident résultant des moulages faits sur des rouleaux déjà usés et qui ne reproduisent plus avec une exactitude suffisante la voix de l'artiste annoncé.

Bref, le célèbre baryton a trouvé qu'il y avait là une situation préjudiciable aux artistes, et il a jeté les bases d'une association qui compte déjà de nombreux adhérents, chanteurs et comédiens.

Les acteurs anglais sont, paraît-il, très superstitieux. C'est ainsi qu'ils ne consentiraient jamais à jouer en répétition générale un vendredi, et pareillement qu'un directeur de théâtre, donnant ce jour-là la

première d'une pièce, serait assuré de l'insuccès le plus lamentable. D'autre part, une distribution théâtrale qui comporterait treize rôles, provoquerait certainement la mort d'un des treize artistes, comme toute pièce, comédie ou drame dans laquelle un acteur devrait entrer en scène avec un parapluie ouvert serait considérée comme injouable, à tel point qu'aucun artiste consciencieux n'y voudrait accepter un rôle. Enfin, il y a le préjugé des plumes de paon, qui doivent être rigoureusement prohibées au théâtre, parce qu'elles portent malheur ; et l'on raconte qu'à l'ouverture du *Prince of Wales*, beaucoup de personnes se trouverent mal, parce que les tapisseries avaient recouvert les fauteuils d'une étoffe dont le dessin ressemblait à la queue d'un paon. Le directeur dut même remplacer l'étoffe. Il ne faut plus siffloter durant les répétitions, ce serait vouloir que la salle soit vide à la représentation ; il faut encore moins siffler dans sa loge, ce serait attirer la maladie sur la tête de son voisin.

GAUFRAGE, PLISSAGE

J. CORTEY, 6, Rue St-Gôme (au premier)



NOS THÉÂTRES

THÉÂTRE DES CÉLESTINS

Mme Sarah Bernhardt a fait, mardi soir, ses adieux au public lyonnais dans *La Sorcière*.

L'œuvre saisissante de Victorien Sardou a fourni à la grande artiste l'occasion d'un magnifique succès auquel on a fort légitimement associé Mmes Blanche Dufrêne, Jeanne Méa et MM. Decœur et Gerval.

Le théâtre des Célestins, complètement métamorphosé — et dont les scènes parisiennes peuvent désormais envier le luxe et le confort — fait ce soir vendredi une sensationnelle réouverture avec *Le Vieil Heidelberg*, pièce en cinq actes de MM. Maurice Renion et Wilhelm-Bauer.

Cette curieuse pièce, une œuvre d'une simplicité délicate, à la fois tendre, gaie, peut être vue et entendue par tout le monde, petits et grands.

En la voyant jouer dans son cadre véritable — car des décors ont été brossés spécialement et la mise en scène est identique à ce qu'elle fut à Paris — le spectateur sera transporté en pleine Allemagne, dans la vieille ville universitaire.

Le Vieil Heidelberg est une œuvre exquise que tous les Lyonnais voudront voir, car elle es imprégnée d'un charme indéfinissable.

NOUVEAU-THÉÂTRE

(COURS GAMBETTA)

Le public lyonnais a accueilli avec beaucoup de sympathie la tentative artistique de Mévisto au Nouveau-Théâtre et les applaudissements des spectateurs l'en remercient chaque soir dans sa belle interprétation du *Chemineau*, de Richepin. On sait qu'il nous réserve des spectacles de gala avec le concours des plus grands artistes parisiens, comme Mounet-Sully, qui jouera au Nouveau-Théâtre, le 3 octobre prochain, *La Vieillesse de Don Juan*.



LA CHANSON DU REGRET

Hier, tu t'accoudais au balcon qui s'incline

Un peu vers la forêt ;

Le vent secret

Très tendre errait

Sur la source opaline ;

Hier, tu m'as chanté la chanson du regret.

Elle était longue et souple et s'enroulait aux branches

Et voguait sur l'air d'or ;

On y voyait encor

Au cri du cor

Tourner des rendes blanches

Sous les arbres dressés dans le bleu du décor.

Ne me la chante plus, la chanson désolante

Où trempe ma torpeur,

Car l'automne en a peur,

L'automne sœur

De cette eau qu'elle argente,

Et je voudrais garder l'automne sur mon cœur.

Hélène VACARESCO.

(Musique de la Baronne Augusta de Kabath).



CHRONIQUE FÉMININE

Nos Domestiques

et le Repos hebdomadaire

La loi sur le repos hebdomadaire obligatoire n'a pas prévu le cas des domestiques, ne considérant sans doute ceux-ci ni comme des ouvriers, ni comme des employés, et nous serions bien tentés de trouver qu'elle a raison.

Cependant, les domestiques, là où ils sont groupés en sociétés, comme à Paris et dans les grandes villes, protestent. Ils l'ont déjà fait d'ailleurs, tandis que se préparait la loi et sans réussir à se faire entendre du législateur, ce qui prouve bien que, de la part de celui-ci, leur exclusion du bénéfice du repos hebdomadaire obligatoire n'a pas été un oubli mais un propos résolu.

Comme le serviteur de la ferme, le

domestique de la maison — maison bourgeoise ou maison aristocratique — fait partie de la famille et il a, en effet, son existence si intimement liée à la sienne qu'on peut le considérer comme un de ses membres, quoique de condition inférieure. Son labeur est réglé suivant le mouvement de la vie dans la maison et, aux heures où le mouvement cesse à l'intérieur, il reconquiert une bonne part de sa liberté. Quand il travaille à la bonne tenue de la maison, c'est un peu pour lui-même, car il jouit aussi du bien-être commun, ayant là le vivre et le couvert. La cuisinière ne cuisine pas que pour la table des maîtres, mais aussi pour celle de l'office. D'ailleurs, dans les familles simplement aisées, où la servante à tout faire compose tout le domestique, c'est comme en une sorte de collaboration que l'on vaque aux soins du ménage. Bonne ménagère, comme le sont la plupart des femmes françaises, la maîtresse de maison, aidée souvent de ses filles, a l'œil et la main partout, à la cuisine et dans l'appartement.

Quant au repos, n'est-il pas toujours stipulé dans les engagements et y a-t-il beaucoup de maisons, de celles dont nous parlons, et qui sont l'immense majorité à Paris comme en province, où la servante n'ait pas la libre disposition de son dimanche ?

Ce repos, d'ailleurs, quel que soit le nombre de la domesticité de la famille, ne peut pas se régler par la loi, justement parce qu'il s'agit du règlement intérieur de la vie familiale et que les agents de la loi ne peuvent avoir le droit de franchir le seuil inviolable du « home » comme le seuil banal, ouvert à tout venant, d'un atelier, d'une usine, d'un magasin ou d'une boutique. C'est affaire directe entre maîtres et serviteurs dont les rapports ne peuvent, dans la réalité, s'assimiler à ceux d'employeurs et d'employés, — affaire de concessions mutuelles et amiables, car la vie de la maison serait pour tout le monde insupportable si maîtres et serviteurs devaient se regarder en chiens de faïence et sur le pied de guerre, et dans la méfiance réciproque où vivent patrons et ouvriers, presque généralement aujourd'hui.

Autre chose encore : le repos complet hebdomadaire comprend le jour et la nuit, or, serait-il moral d'autoriser à découcher soit un jeune domestique, soit surtout les jeunes filles et même les femmes servantes à n'importe quel titre : cuisinières, femmes de chambre, bonnes à tout faire ?

L'assimilation entre les ouvriers et les employés et les serviteurs d'une famille n'est donc pas possible et c'est bien volontairement et pour les raisons que je viens de supposer, que le législateur n'a pas voulu l'établir.

Laurence ARNOTTO.

NOTES D'ACTUALITÉ

Après les Grandes Manœuvres

Officiers et soldats n'ont pas été fâchés d'arriver à la clôture des grandes manœuvres, car la température élevée qui n'a cessé de sévir pendant toute leur durée les a rendues, cette année, particulièrement pénibles.

Toutes les précautions avaient été prises, il est vrai, pour éviter aux troupes les accidents résultant de la chaleur. Chaque jour, vers neuf ou dix heures, dès que le soleil devenait trop ardent et pouvait provoquer des cas d'insolation souvent mortels, les opérations étaient suspendues. Grâce à ces sages mesures, l'état sanitaire s'est maintenu jusqu'à la fin aussi satisfaisant que possible. On ne peut que se féliciter de voir les commandants de corps d'armée se montrer avant tout soucieux de la santé de nos vaillants petits troupiers dont l'entraîn et l'endurance ont fait encore une fois l'admiration des officiers étrangers et de tous ceux de nos compatriotes qui ont tenu à suivre de près « la petite guerre ».

Les grandes manœuvres qui reviennent tous les ans, à pareille époque, ne ressemblent que de loin à ce qu'elles étaient autrefois. Tout ce qui est parade, est abandonné avec raison et l'on cherche uniquement à se rapprocher le plus possible de la réalité. Un programme est tracé dans l'hypothèse de telle ou telle opération qui pourrait se produire en cas de guerre, mais les grandes lignes seules sont arrêtées. Tout le détail de l'exécution est laissé à l'initiative des chefs de corps. C'est à eux à prendre toutes les dispositions qui leur seront imposées au fur et à mesure que l'action déroulera ses phases successives, à montrer leur présence d'esprit, leur coup d'œil, leur habileté de tacticien pour profiter de tous les avantages du terrain et des fautes de l'adversaire, si celui-ci en commet. Ces évolutions où tous les services multiples de l'armée sont appelés à coopérer constituent, par conséquent, une excellente école pour les généraux à qui incombe la lourde tâche de préparer la défense nationale.

Par suite du progrès incessant des armements et de toutes les inventions récentes qui trouvent leur application dans l'art militaire, la guerre devient de plus en plus une science fort compliquée. Pour y exceller ou, tout au moins, pour être prêt à faire bonne figure en campagne, le cas échéant, il importe donc de se préparer de longue main à ce rôle presque écrasant si l'on songe aux masses formidables que mettrait en mouvement un ordre de mobilisation.

L'heure est passée où des hommes bien doués pouvaient s'improviser en quelque sorte généraux après un court apprentissage. Le courage personnel, l'audace, l'enthousiasme patriotique ne sont plus, comme sous la Révolution, des facteurs suffisants. A ces qualités, si nécessaires qu'elles soient encore, il faut en ajouter d'autres que l'on n'acquiert que par l'expérience du commandement, que par une étude soutenue, la connaissance approfondie de toutes les ressources que la science met aujourd'hui à la disposition d'un chef prudent et entreprenant à la fois.

A ce point de vue, la guerre russo-japonaise a été fertile en enseignements. Si elle n'a pas révolutionné entièrement les méthodes de combat, comme on s'est peut-être un peu pressé de le dire, elle a ouvert des horizons imprévus. Par une expérience concluante, elle a permis de se rendre un compte exact des conditions de la guerre moderne telles qu'elles résultent de la puissance des armements et des effectifs considérables engagés dans une bataille. Les grands chocs de Moukden, de Liao-Yang, le siège si meurtrier de Port-Arthur ont suggéré des remarques et des observations dont les états-majors européens se sont empressés, comme bien on pense, de faire leur profit.

Chez nous, comme ailleurs, cette terrible leçon de choses n'a pas été perdue. Certaines modifications dans la préparation et la conduite du combat que les récentes manœuvres ont fournies l'occasion d'inaugurer, prouvent que nos officiers généraux ne négligent rien pour perfectionner sous tous les rapports l'instruction des troupes qui leur sont confiées.

Les millions dépensés en ces exercices ne sont donc pas gaspillés en pure perte. L'expérience qu'en retirent les officiers et les hommes placés sous leurs ordres n'est pas perdue pour notre pays. On peut regretter que l'état actuel de l'Europe nous contraigne à ces dépenses, à toutes celles que nécessite l'entretien d'une armée forte et puissante. Il ne dépend pas de nous, malheureusement, en dépit de toutes les tirades des pacifistes, de modifier cette situation. La prudence la plus élémentaire nous commande de faire en sorte que notre armée, gardienne de notre indépendance nationale, ne soit en rien inférieure aux armées étrangères, dans cette préparation permanente à la guerre.

L'anti-militarisme n'a pas poussé encore des racines assez profondes dans notre pays pour que cette vérité coure quelque risque d'échapper à tous les esprits qui ont le sentiment précis de l'instabilité de la paix. Au surplus, la nation et l'armée sont si étroitement unies, se confondent si profondément

l'une dans l'autre, que le cœur de celle-ci ne peut battre qu'à l'unisson du cœur de celle-là. Si blâmable que soit toute propagande qui tend à affaiblir cette union, elle ne saurait, en tout cas, nous inspirer de vives alarmes, dans notre certitude absolue qu'elle ne parviendra jamais à prévaloir contre les vertus naturelles de la race ni contre la conscience que chacun a de ses devoirs envers la patrie.

Cette conviction s'impose avec plus de force encore à notre esprit après les dernières manœuvres où nos soldats, avec cette bonne humeur qui est la caractéristique du troupiers français, ont supporté si allègrement toutes les fatigues qui leur étaient imposées. Marches, contre-marches, attaques vigoureusement menées, retranchements improvisés comme autour de Langres où était expérimenté le nouveau matériel de siège, aucun effort ne leur a coûté, durant ces quelques jours, pour montrer que le pays peut avoir une confiance entière dans sa jeune armée vaillamment entraînée et prête à toutes les éventualités.

Si les grandes manœuvres ont, au point de vue strictement militaire, une importance de premier ordre, on peut ajouter qu'au point de vue moral leur utilité est incontestable. Elles ramènent l'attention publique, trop souvent distraite par d'autres préoccupations moins élevées, sur tout ce qui touche à l'armée, sur les progrès qu'elle a réalisés, sur l'esprit de dévouement qui anime les officiers à tous les degrés de la hiérarchie, et démontrent enfin — ce qui est une constatation précieuse — que le cœur des foules palpète avec la même intensité qu'autrefois sur le passage des bataillons, au fracas des lourds caissons d'artillerie, à la vue des escadrons qui évoquent les chevauchées et les charges héroïques de jadis. Et c'est ainsi que les fils se sentent capables d'accomplir, s'il fallait, les exploits de leurs pères.

Eugène DREVETON.



Les Gaités de la Semaine

J'ai la satisfaction d'habiter un quartier aristocratique. Ce n'est point chez moi affaire de pose, ni désir d'être à l'étroit malgré un loyer ruineux dans les appartements de poupées des maisons modernes où les balcons et l'ascenseur tiennent tant de place qu'il n'en reste plus pour la chambre à coucher. Non ! mais la vie — fut-ce celle d'un philosophe — a des nécessités devant lesquelles il faut, bon gré, mal gré,

qu'on s'incline... Je m'incline donc et je continue.

Or, parce que mon quartier n'abrite pas de prolétaires, l'autorité a prescrit que la loi bienfaisante du repos hebdomadaire y serait appliquée le dimanche.

Comme l'Administration est intelligente et qu'à l'instar du Parlement elle ne décide rien sans en avoir étudié auparavant les inconvénients et les avantages, et comme par dessus le marché le Gouvernement présent ne songe, si j'en crois le programme, qu'à nous rendre l'existence heureuse, je me suis dit que tout serait sans doute pour le mieux, après comme avant, dans la meilleure des Républiques et j'ai dormi là-dessus avec la quiétude d'une conscience sans tache. Et le premier dimanche est venu.

Ce matin-là, je m'éveillai d'humeur charmante. Le ciel, lavé abondamment la veille comme le logis d'une ménagère flamande, se parait d'azur et se fanfréluçait de nuages menus et si le soleil faisait la grasse matinée, on sentait pourtant poindre son sourire. La plus exquise journée s'annonçait.

— A merveille! me suis-je dit. Je vais me dresser un programme de choix. Mais, d'abord, allons chez le barbier me faire lisser l'épiderme...

La boutique est proche, mais... la boutique est close. Sur le volet une affiche est posée : « Pour obéir à la loi, les salons n'ouvriront pas aujourd'hui ». Diable! ma barbe qui ne s'applique pas le repos hebdomadaire, a poussé depuis la veille et, tout à l'heure ma bonne amie me reprochera d'irriter la fleur de ses joues. Bah! avec un sac de ses pralines préférées, je lui ferai oublier cette misère.

Mais le magasin du confiseur est fermé : « Pour obéir à la loi... » dit un petit papier placardé sur la porte. Heureusement, du couloir sort un vendeur que je reconnais et que j'arrête. On peut toujours s'entendre, n'est-il pas vrai? S'il est défendu d'ouvrir, ça n'empêche point d'aller chercher une livre de bonbons pour le client sérieux que je suis. Mais le vendeur m'explique :

— Plus souvent que je travaillerais aujourd'hui. Je vais de ce pas faire une manille pendant que la patronne prépare mon déjeuner.

Et comme je m'étonne :

— Eh bien, oui, mon déjeuner. Je suis au mois, nourri et logé ».

C'est juste, en effet, et je m'excuse de ne l'avoir pas compris tout de suite. Ma bonne amie se passera de pralines et j'en serai quitte pour lui offrir, au restaurant, un déjeuner choisi dont je vais de ce pas commander le menu.

Allons! voici que le restaurant est clos. Un autre de même, un troisième encore, et quatre et dix et cent!... Partout la petite affiche : « Pour obéir à

la loi... » Je connais la suite et je passe.

Heureusement que je suis homme de ressources. Le petit festin de Balthazar que je rêve, nous le ferons au logis où, tout pesé, nous serons mieux que dans l'indiscrete cohue du cabaret.

Des huitres, une langouste rose comme la chair d'une nymphe amoureuse, une volaille dodue, de la salade et du pâté truffé, des gâteaux, des fruits, des glaces parfumées et, par dessus cela, certain petit vin mousseux, père de la folie... Voilà de quoi faire oublier la rudesse de mon épiderme! Et en hâte, je cours vers le rôtisseur, vers le marchand de comestibles, vers le glacier... Ah! ouiche! visage de bois partout et partout le petit placard : « Pour obéir à la loi... » Mais la loi ne va pourtant pas me forcer à jeûner aujourd'hui. En vérité, je commence à le craindre.

Voyons les marchands de la rue. Personne! La rue est vide, muette, morte, et un sergent de ville qui monte la garde devant un kiosque de voitures où nul véhicule ne stationne, m'explique que, dans la zone où se trouve mon quartier, l'Administration a estimé que le repos collectif le dimanche ne créerait d'embarras à personne. Je suis sans doute un phénomène ou un mécontent de parti pris, car je me trouve terriblement gêné et je m'en ouvre à l'auxiliaire de la loi.

— Votre observation est péremptoire, reconnaît-il, mais pourquoi n'avez-vous pas fait vos provisions hier? »

Et comme j'objecte que j'ignore l'art de la cuisine, ayant coutume de prendre mes repas chez le traiteur :

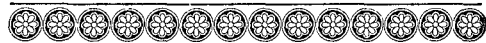
— « Alors, ça va bien, on peut vous tirer d'embarras. Allez-vous-en à la Glacière où le repos hebdomadaire est appliqué le lundi. Les marchands de vin sont ouverts — il faut bien que le peuple puisse, durant son dimanche, se donner un peu de bon temps! — Vous trouverez à manger là-bas et si vous voulez une adresse, je sais un restaurant de cochers où l'on fait comme nulle part le mou de veau bourguignonne... »

J'ai remercié du précieux renseignement, l'excellent gardien de la paix, mais la Glacière est à une heure de tramway de mon aristocratique quartier et sans avoir personnellement les allures de celui-ci, je me méfie un peu de la gargote recommandée où les apaches sont peut-être un peu familiers, les plats trop garnis de cheveux et le picolo un peu trop aigre.

Il faudra me résoudre à décommander ma petite fête. J'enverrai un « bleu » à ma bonne amie et puisque le boulanger lui-même a clos sa porte, je mettrai en pratique la sagesse des nations qui conseille de se coucher quand on a le ventre vide et qu'on manque de ce qu'il faut pour l'emplir.

« Qui dort dine! » assure le dicton. J'ai dormi dimanche et je ferai de même les suivants, mettant en pratique dans son esprit et dans sa lettre la loi du repos hebdomadaire qui est décidément une loi intelligente, utile, bienfaisante et réfléchie, — comme savent en faire nos honorables sans en être plus fiers pour cela.

Georges ROCHER.



OBJETS PERDUS

Depuis quelque temps j'avais des insomnies; pour les dissiper, j'étais allé entendre une comédie en cinq actes et en vers à l'Odéon; c'est mon remède: il me réussit toujours. La pièce était d'un grand auteur et d'un soporifère... j'avais dormi comme un juge à une séance de nuit à la Cour d'assises. Tout à fait reposé, je regagnais pédestrement mon logis, à Montmartre, quand mon pied heurta un objet que l'obscurité ne me permit pas de distinguer.

Jé me baissai.

C'était un porte-monnaie.

— Euréka! m'écriai-je. Quelle surprise agréable.

Je ne trouve jamais rien que des notes non payées chez mon concierge.

J'ouvris le porte-monnaie.

Désillusion! il ne renfermait que trente-deux sous.

— C'est très bien, me dis-je; demain, je le porterai à la préfecture de police.

Le lendemain, en sortant de mon bureau, je me rendis boulevard du Palais, serrant le porte-monnaie dans ma main et le cœur à l'aise comme un homme qui accomplit une bonne action.

Trop tard! les bureaux étaient fermés.

Je revins le lendemain.

Au seuil de la porte, le concierge m'arrêta.

— Qui demandez-vous?

— Le bureau des objets perdus.

— Au second, à gauche.

Je grimpai les deux étages; je m'adressai à un employé :

— Pardon, Monsieur, j'ai trouvé un porte-monnaie et je m'empresse...

— Je n'ai pas le temps de vous écouter; adressez-vous au concierge.

— J'en viens; il m'a dit qu'au second...

L'employé avait disparu.

Je frappai timidement à une porte.

— Entrez! cria une voix.

J'obéis et je me trouvai dans une anti-chambre sévère.

PAPETERIE DE LUXE - MAROQUINERIE
CUIR REPOUSSÉ

Lecture. Reçoit toutes les nouveautés

GIDROL SŒURS

18, Rue Emile-Zola, 18
 anc. rue St-Dominique

LESSIVE PHÉNIX

NE SE VEND QU'EN PAQUETS

de 1, 5, et 10 kilogr., 500 et 250 gr.

portant la signature J. PICOT

Tout produit en sac toile ou en vrac
 c'est-à-dire non en paquets signé
 J. PICOT, n'est pas de la

LESSIVE PHÉNIX

TOUTES LES MÈRES

qui voudront préserver leurs jeunes enfants du
Croup, des **Angines** et des **Maux de**
gorge, des **Convulsions** et des **Vers**
 devront leur faire porter jusqu'à l'âge de 8 ans

LE COLLIER RUSSE

GALVANO-ÉLECTRIQUE DU DOCTEUR WIATKA

Il vaut mieux prévenir que d'avoir à guérir

Le **Collier Wiatka** se vend 2 fr. dans
 toutes les principales pharmacies, drogueries et
 herboristeries. **M. G. BARLERIN**, chimiste,
 à **Tarare** (Rhône), l'expédie franco contre un
 mandat-postal de 2 francs.

Pour avoir des Enfants forts et vigoureux
 leur faire manger des crèmes à la

FARINE MEXICAINE

du savant Benito del Rio — Une boîte pour
 20 crèmes est expédiée franco, pour 2 fr. 25
 par **M. G. BARLERIN**, de **Tarare**.

A LYON, 3, R. de la République, Pharmacie RUIZAND

Le **Collier Russe** se vend dans toutes les
 principales pharmacies de Lyon et du dé-
 partement.

Eviter les Contrefaçons
CHOCOLAT
MENIER
 Exiger le véritable Nom

— Vous avez votre carte ? me deman-
 da un huissier.

— Quelle carte ?

— Votre carte de convocation.

— Je n'ai pas de carte ; voici ce qui
 m'amène...

L'huissier ouvrit aussitôt la porte.

— Ce n'est pas ici ; allez-vous en.

Je me retrouvai dans le couloir.

En interrogeant adroitement un lam-
 piste, j'appris enfin où se trouvait le bu-
 reau des objets perdus.

Après avoir frappé pendant un quart
 d'heure à une porte, je fus introduit.

— Qu'est-ce que vous voulez ? me de-
 manda un agent.

— Monsieur, lui dis-je, je cherche le
 bureau des objets perdus, si vous vou-
 liez avoir l'extrême obligeance...

— C'est ici, me dit l'agent. Qu'est-ce
 que vous avez perdu ?

— Je n'ai rien perdu, au contraire...

— Alors, qu'est-ce que vous venez faire
 ici ?

— J'ai trouvé un porte-monnaie.

— Ce n'est pas ici, c'est au bureau des
 objets trouvés ! A l'autre bout.

J'errai de nouveau dans les couloirs.

J'étais un peu refroidi. On a bien rai-
 son de dire que le sentier de la vertu est
 hérissé d'épines. Je finis par mettre la
 main sur un jeune employé qui voulait
 bien me conduire au port.

Après une heure d'attente, je pus expli-
 quer mon affaire à un employé qui prit
 le porte-monnaie, en vérifia le contenu,
 inscrivit mes nom, prénoms, âge et qua-
 lité sur un registre et me délivra un reçu
 de mon dépôt.

— Gardez ce reçu, Monsieur, me dit-
 il ; si dans un an le porte-monnaie n'est
 pas réclamé, il vous appartiendra. Il
 vous sera remis sur la présentation de
 cette pièce.

Et le lendemain, j'eus la satisfaction
 de voir ma bonne action citée dans la
 chronique du bien du *Petit Journal*, en-
 tre un cocher qui avait rapporté une pai-
 re de bretelles oubliée dans sa voiture
 et une jeune bonne qui avait déposé un
 casque de pompier perdu dans sa cui-
 sine.

Je ne puis résister au plaisir de citer le
 passage :

Acte de probité.

« M. Isidore Duffétard, dessinateur à
 l'hôtel de ville, âgé de trente-trois ans,
 né au hameau des Guinets, près de Bon-
 nière (Seine-et-Oise), rentrant chez lui,
 rue des Martyrs, 156, dans la nuit de
 samedi à dimanche, a trouvé un porte-
 monnaie contenant trente-deux sous. Il
 s'est empressé de le rapporter à la pré-
 fecture de police ».

Après avoir souligné l'article, je pliai
 le journal et je l'adressai à M. Blanchon,
 bonnetier en gros, père d'une fille char-
 mante sur laquelle j'ai des vues matri-
 moniales.

Comme dans les romans de cape et
 d'épée.

Deuxième partie. — Un an après.

J'avais oublié ma bonne action, lors-
 qu'un matin en m'éveillant, je constatai
 avec amertume que je ne possédais que
 cinq francs pour aller jusqu'à la fin du
 mois.

Je me souvins du porte-monnaie.

Sans doute, il n'a pas été réclamé,
 pensais-je ; c'est le moment de le retirer.

Je me rendis à la préfecture au bureau
 des objets trouvés ; là on me renvoya au
 bureau des objets perdus.

Je présentai mon reçu.

— Monsieur, me dit l'employé, le
 porte-monnaie n'a pas été réclamé ; il
 devient votre propriété.

Il me le montra dans un casier.

Je tendis la main.

— Mais, Monsieur, cela ne se délivre
 pas comme cela. Il faut que vous adres-
 siez au préfet une demande sur une
 feuille de papier timbré de soixante cen-
 times.

— Sur une feuille de papier de soixante
 centimes ! m'écriai-je, le porte-monnaie
 ne renferme que trente-deux sous.

— Il ne renfermerait qu'un sou que ce
 serait la même chose.

— C'est bien, je ferai une demande ; il
 me restera encore un franc.

J'achetai une feuille de papier timbré,
 je m'installai chez un marchand de vins
 et je rédigeai une demande en bonne
 forme. Coût un bock, trente centimes.

Je retournai à la préfecture.

— Repassez dans quelques jours, me
 dit l'employé ; vous êtes dessinateur à
 l'Hôtel de ville, apportez un certificat
 d'identité de votre chef hiérarchique.

— Tout cela pour toucher trente-deux
 sous ?

— C'est le règlement, formalité indis-
 pensable, monsieur.

Je priai mon chef de bureau de m'éta-
 blir le certificat exigé et huit jours après
 je repris le chemin de la préfecture ;
 pour arriver avant la fermeture, je dus
 prendre un fiacre. Coût deux francs.

Après une longue attente mon tour
 arriva.

L'employé regarda mon certificat.

— Cela ne vaut rien, me dit-il, c'est à
 refaire. Pour les employés de l'Hôtel de
 ville, nous ne connaissons que le préfet
 de la Seine.

— Ah ! ça, m'écriai-je, vous n'avez pas

fini de me faire aller pour trente-deux sous que j'ai déjà dépensés et au-delà !
— Règlement, monsieur ; il faut un certificat du préfet de la Seine.

— Après vous me demanderez autre chose : un extrait de mon casier judiciaire, mon extrait de naissance, que sais-je ? J'en ai assez ; je vais déchirer votre reçu, nous serons quittes !

— Monsieur, ne faites pas cela, me dit vivement l'employé ; donnez-le moi.

— Eh ! bien et les formalités ?

— Oh ! moi, monsieur, c'est différent, me répondit l'employé, en souriant, je suis de la boîte.

Authentique.

Eugène FOURRIER.

BIBLIOGRAPHIE

LE MONDE ILLUSTRÉ

Sommaire du n° 2582 du 22 septembre 1906 :

Le Président de la République à Marseille : visite à l'Exposition ; inauguration du monument Puget ; promenade en mer ; *La famille impériale russe à Peterhof* ; *Les grandes manœuvres allemandes* : le ballon à signaux ; le télégraphe optique ; l'artillerie de campagne ; *La fonderie du Canon Krupp* ; Le Déchargement du *Montagu* ; Revue comique, par Testevuide ; Echecs, par Janowski.

Le numéro : 50 centimes.

LA MODE ILLUSTRÉE

(Journal de la Famille)

Paris, 56, rue Jacob

Publié sous la direction

de Mme Emmeline Raymond

Les 52 numéros que la *Mode Illustrée* publie chaque année contiennent 52 gravures coloriées sur la 1^{re} page, plus de 2,000 dessins de toutes sortes : dessins de mode, de tapisserie, de crochet, de broderie, et 24 feuilles de patron en grandeur naturelle de tous les objets constituant la toilette, depuis le linge jusqu'aux robes, manteaux, vêtements d'enfants ; des chroniques, des recettes, etc. Les romans illustrés peuvent être reliés à part.

ABONNEMENTS. — Avec gravures coloriées, un an, 14 fr. ; 6 mois 7 fr. ; 3 mois, 3 fr. 50.

— Avec planches coloriées : un an, 25 fr., 3 mois 13 fr. 50 ; 3 mois, 7 fr

LE CORDON BLEU

REVUE BI-MENSUELLE

Le journal le *Cordon Bleu* (12^e année), abonnement 10 francs par an, paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois et contient avec des menus de nombreuses recettes de cuisine et de pâtisserie bourgeoise. Ces recettes ayant été exécutées aux cours de cuisine du *Cordon Bleu* par des chefs professionnels, leur parfaite réussite est assurée.

Envoi gratuit du spécimen du *Cordon Bleu*, 129, faubourg Saint-Honoré, Paris VIII^e.

Téléphone 565-39.

Speacles et Concerts

CASINO-KURSAAL

Tous les soirs, à 8 h. 1/2, concert et attractions variés.

CONCERT DE L'HORLOGE

(C.urs Lafayette)

Tous les soirs, à 8 heures, concert-spectacle varié.

THE ROYAL VIEW

Nouvel Alcazar (Ancien Cirque Rancy)

Grand cinématographe parlant. Représentations tous les soirs, à 8 h. 1/2. Dimanches et fêtes, matinée à 3 heures.

Rappelons que les scènes projetées, qu'elles soient historiques, comiques ou tragiques, sont d'une absolue moralité et peuvent être vues de tous.

CINÉMATOGAPHE BELLECOUR

Place Levisle

Tous les jours, de 3 h. à 10 h. du soir, jours fériés, dimanches et jeudis, à partir de 2 h.

GUIGNOL DU GYMNASE

(30, qu'i Saint-Antoine)

Tous les soirs, *Vingt Millions ous les Mers*. Jeudis et dimanches, matinée de famille, à 2 heures.

BULLETIN FINANCIER

Le marché est en général plus soutenu et a fait preuve d'une activité plus grande, bien que l'impression des places étrangères soit l'incertitude et la réserve.

Notre 3 % finit à 96.47.

Les établissements de crédit, sauf le Comptoir National qui gagne 11 fr. à 675 conservent leurs précédentes positions. La Banque de Paris se tient à 1565 ; le Crédit Foncier à 682 ; le Crédit Lyonnais ex-coupon de 27 fr. 45 détaché se retrouve à 1170 ; la Société Générale à 655.

La Banque d'Athènes demeure l'objet d'un courant de demandes assez suivi entre 144 et 145.

Nos chemins français sont fermés sans changements ; l'Est à 894 ; le Lyon à 1317 ; le Midi vaut 1118 ; le Nord à 1710 ; l'Orléans à 1375.

Les obligations nouvelles 5 % du chemin de fer de Victoria Minas restent bien tenues à 445.

Les rentes étrangères se retrouvent, l'Extérieure à 96.87 ; le Portugais à 70.50 ; l'Italien reste à 102.80 Le Turc reprend à 94.50 ; la Banque Ottomane à 668.

Le Russe toujours hésitant se tient, le Consolidé à 70.60 ; le 3 % 1891 à 58.70, le 5 % nouveau à 80.90.

En banque la Capillitas est recherchée à 75 fr. les coupures de 10 fr. et 78 fr. les unités. La Cevreni-Breg maintient sa bonne allure à 176.

Les mines d'or qui dès hier se montraient moins hésitantes, se raffermissent aujourd'hui. La Ferreira est en reprise à 475, la Village à 101, la Rand Mines à 154. La Central Mining s'échange à 344.

Le propriétaire-gérant V. FOURNIER

P. LEGENDRE & C^o, r. Bellecourière Lyon

ST-GERVAIS-LES-BAINS

Dermatoses. — Neurasthénie.

SALINS DU JURA

Débilité des Femmes et des Enfants.

VALS SOURCES VIVARAISES

à minéralisation graduée Nos 1, 3, 5, 7, 9.

Le **Conseil des Femmes**, dont les intéressants sommaires sont bien connus de nos lecteurs, rembourse tout abonnement par de ravissantes primes dont voici le détail :

Un chemin de Table de style Empire d'un dessin inédit très élégant et décoratif, long de 1 mètre et large de 40 centimètres tout prêt à être brodé sur toile péruvienne garantie, ou

Six Mouchoirs festonnés en fine batiste à broder en blanc ou en couleurs, ou

Trois pans de Cravates lingerie, jolie guirlande Louis XVI, à broder sur batiste fine.

Toute abonnée du **Conseil des Femmes**, recevra donc gratuitement par an :

12 numéros de revue, soit

384 pages de texte formant la valeur de 11 à 12 volumes à 3 fr. 50, comprenant 200 articles variés et littéraires

qui la mettront au courant du mouvement intellectuel et social contemporain. Elle sera renseignée sur la vie, le travail et l'activité des femmes dans tous les temps et dans tous les pays ; elle pourra préparer ses filles à une destinée heureuse et utile. Tout cela, sans qu'il lui en coûte un centime, puisque son abonnement lui aura été entièrement remboursé.

CHEMINS DE FER DE P.-L.-M.

EXPOSITION COLONIALE DE MARSEILLE

Train spécial à prix réduits (2^e et 3^e classes) à marche rapide de **Paris à Marseille** prenant les voyageurs en provenance des gares de Paris à Valence inclusivement, des gares de Saint-Georges-d'Aurac à Firminy, de Firminy à St-Rambert-d'Albon, de Valence à Grenoble, Montmélian et Modane et de toutes les gares situées au nord de ces lignes.

Réduction de 75 % sur les prix du tarif général pour le voyage aller et retour.

Aller : départ de Paris, le 20 septembre à 2 h. 50 soir ; arrivée à Marseille, le 21 septembre à 6 h. 28 du matin.

Retour : Au gré des voyageurs, jusqu'au dernier train partant de Marseille le 26 septembre par tous les trains ordinaires, y compris les express, dans les mêmes conditions que les voyageurs en général.

Pour plus amples renseignements, consulter les affiches publiées par la Compagnie.

MALADIES NERVEUSES

Guérison certaine par l'**antiépileptique de Liège**, de toutes les maladies nerveuses et particulièrement de l'épilepsie réputée jusqu'aujourd'hui incurable.

La brochure contenant le traitement et de nombreux certificats de guérison est envoyée *franco* à toute personne qui en fera la demande par lettre affranchie.

S'adresser à **M. FANYAU**, pharmacien, à Lille (Nord)

LA LOTERIE
pour les
ENFANTS
TUBERCULEUX **ST-POL SUR**

fera son 1^{er} Tirage le 30 Septembre 1906 au lieu du 14 Août.
Gros Lot : 250.000 fr. — 2^e Tirage : 15 Mars 1907.
Gros Lot : 500.000 fr.
UN MILLION 500.000 fr. de lots

— Agence Omnium (Anc. Maison Coste-Pizot), 63, boul. Sébastopol,
— Le billet : 0,10 FR. Exiger le timbre de remboursement.

Agent Dépositaire : **AGENCE FOURNIER, 14, Rue Confort, LYON**

MAISON FONDÉE EN 1830

FABRIQUE DE COUTELLERIE
Lunetterie et Optique de 1^{er} choix

BOURDIN
4, Place du Change, LYON

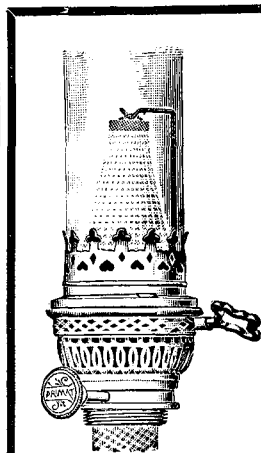
BOSC
Costumier des Théâtres municipaux

LOCATION DE COSTUMES
pour Bals Masqués
et Habits

MATÉRIEL SPÉCIAL POUR CAVALCADES
1, rue du Théâtre, 1
derrière le Gd-Théâtre

MODES

La Maison LOUISON,
15, rue Gasparin, se
recommande par son
joli choix de très beaux Modèles de
Paris, et recopie à des Prix modérés.
Elle se charge également des répara-
tions à d'excellentes conditions.



INCANDESCENCE PAR LE PÉTROLE

LA LUMIÈRE INTENSE ET COMMODE POUR LA VILLE ET POUR LA CAMPAGNE
La plus belle lumière du monde, celle qui revient le **MEILLEUR MARCHÉ**
est obtenue par le

BEC PRIMAT (Marque déposée)

Le plus solide et le mieux conditionné des becs à incandescence par le
pétrole. Il se visse sur toutes les lampes à pas de vis de 14 lignes et au-dessus
(39 m/m de diamètre) — **CONSOMMATION : UN LITRE en 15 HEURES**, avec un
POUVOIR ECLAIRANT de 60 Bougies (garanti). Une instruction est jointe à chaque Bec.

PRIX DU BEC COMPLET, avec verre et manchon : 12 fr.

Envoi franco gare, contre mandat de **12 fr. 85**

J. CHUIT, Fabricant de Lampes, 8, Rue Bât-d'Argent LYON

NOTA. -- Le bec « PRIMAT » est le seul pouvant être mis dans toutes les mains et ne
demandant pas plus de soins que les becs ordinaires.

LOTTERIE DE GRAY
Pour l'agrandissement du Musée
AU CAPITAL DE

200.000 fr.

TIRAGE : 20 Décembre 1906
DEUX GROS LOTS

10.000 et 5.000 F.

2 Lots de 1.000 et 54 Lots de 500 à 100
58 Lots pour 24.000 fr.

50 cent. LE BILLET

En vente dans toute la France, chez débits tabacs, libraires,
coiffeurs, etc. Pour recevoir à domicile, adresser mandat du
montant des billets avec enveloppe, affranchie à 0,10 par 5 billets à
l'Agence FOURNIER, 14, rue Confort, Lyon
Concessionnaire générale

LOTTERIE
POUR
L'AMENAGEMENT d'un HOPITAL REGIONAL
A GRANDRIS (Rhône)

Autorisée par Arrêté Ministériel en date du 15 janvier 1906
AU CAPITAL DE

250.000 fr.

Gros lot : **20.000 fr.**

2 lots de 1.000 4 lots de 500 60 lots de 100
67 lots en espèces pour **30.000 fr.**

TIRAGE : 12 MAI 1907
Le Bilet : **50 centimes**

En vente dans toute la France, chez débits tabacs, libraires, coiffeurs,
etc. Pour recevoir à domicile, adresser mandat du montant des
billets avec enveloppe, affr. à 0,15 cent. par 5 billets à
l'Agence Fournier, 14, rue Confort, Lyon,
concessionnaire générale

TISSUS, MERCERIE, PASSEMENTERIE

ALBERT MÉLÈSE

PARIS — 54, Rue Etienne-Marcel (Place des Victoires) — PARIS

Téléphone : 142-97

Téléphone : 142-97

FOURNITURES GÉNÉRALES POUR COUTURIÈRES

La Maison ne répond qu'aux demandes faites par les Maisons de couture

ENVOI DE CARNETS D'ÉCHANTILLONS CHAQUE SAISON